

Richard Sennett un anarchiste autoritaire

De la famille à la lutte des classes, de la contre-culture à la solitude urbaine, le sociologue américain Richard Sennett tente d'analyser les relations de pouvoir qui relient ou séparent les hommes dans la société moderne.

PIERRE DOMMERMES

Le livre en livre, Richard Sennett aborde les grands problèmes de la société contemporaine : la famille nucléaire (ce n'est pas la meilleure façon de s'adapter à la ville industrielle) (1) ; la lutte des classes (ce n'est pas un concept démodé, même aux Etats-Unis) (2) ; mai 68 et la contre culture (il est temps d'en finir avec le mythe romantique de la subjectivité) (3) ; l'autorité (elle existe, alors pourquoi l'ignorer) (4).

Sennett n'est pas un nouveau dogmatique. Il fait plutôt penser à un anarchiste autoritaire ou à un réaliste visionnaire : il faut « reconnaître » l'autorité, mais pour la « casser », la « renégocier », nous libérer des « fantasmes » qu'elle nous impose ; il faut restaurer l'esprit public, mais, pour cela, il convient de le réinvestir de sa « force imaginative », de sa « dimension esthétique ». A terme, l'objectif est de créer une vivante « ritualité » — comme d'autres parlent de « convivialité » — ancrée dans le social et fondée sur une conception nouvelle de l'autorité, de la fraternité et de la solitude.

Après l'avoir ignoré pendant de nombreuses années, l'édition française découvre Richard Sennett. Coup sur coup, quatre de ses livres paraissent en France : *les Tyrannies de l'intimité* (Seuil, 1979), *la Famille contre la ville* (Encres, éd. Recherches, 1980), *l'Autorité et la Transparence du pouvoir aux Etats-Unis* (Fayard).

« Votre dernier ouvrage est consacré à un concept tabou à gauche : l'autorité — et, pis encore, il en propose une certaine revalorisation. Qu'est-ce que l'autorité pour vous ? »

— J'essaie de cerner la façon dont les processus psychologiques et affectifs modifient la vie politique de chacun. Mon approche est partielle, dans la mesure où je réagis à une situation historique où le phénomène est traité en termes abstraits de légitimation politique, ou en tant que séduction idéologique excluant toute expérience affective. Je m'oppose à Max Weber, qui identifie autorité et légitimité. Ce qui m'importe, c'est la façon dont est ressentie l'autorité de quelqu'un dont on ne reconnaît pas la légitimité.

« J'étudie la manière dont les relations de commandement et d'obéissance se transforment en images de force ou de faiblesse. Comment la personne qui donne un ordre est perçue — non seulement comme celle qui peut objectivement vous faire mal, mais aussi, subjectivement, comme la plus forte. Comment la relation d'obéissance se transmue en image d'infériorité. Cette alchimie est au centre de ma recherche. Pour moi, l'autorité relève essentiellement de l'imaginaire, ce qui n'implique aucune dévaluation de la réalité. J'introduis la dimension esthétique, le rôle de l'imagination quotidienne dans l'analyse d'un phénomène qui semble appartenir au domaine strictement politique.

« La perception imaginative du pouvoir est contradictoire : nous imaginons les détenteurs du pouvoir comme illégitimes, mais nous les considérons, en même

temps, comme effectivement plus puissants que ceux qui obéissent. Pensez aux médecins, aux avocats, aux professeurs d'université — aux personnalités que je qualifie d'« autonomes », à tous ceux qui, grâce à leur compétence, peuvent traiter l'autre en objet. La réaction des victimes est un mélange de rage et de reconnaissance face à leur pouvoir de spécialistes. Dans un de mes ouvrages non traduits en français — *The Hidden Injuries of Class* — je montre que cette perception de l'autorité est liée, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, à l'appartenance de classe. C'est l'attitude de travailleurs peu éduqués à l'endroit des professionnels de la classe moyenne.

— Dans votre analyse, la révolte est-elle une solution ou un piège ?

— A gauche, nous avons longtemps cru que, si nous pouvions nier la légitimité de l'autorité, nous aurions un puissant instrument pour renverser le pouvoir. C'est une illusion. J'appelle « dépendance dans la désobéissance » les liens qui s'établissent chez ceux qui se rebellent contre les plus puissants, ceux dont on tolère la désobéissance et dont la dépendance s'accroît avec la désobéissance. Nous avons grandi dans un monde — celui du capitaliste moderne avancé — où la possibilité d'identifier les puissants, jointe à celle d'exprimer notre révolte à leur égard, oriente notre comportement tout entier. Ce type de désobéissance n'a rien à voir, ou presque, avec la remise en question de l'autorité (vous pouvez défier sa légitimité sans porter atteinte à son existence), ni avec la réformulation des règles du pouvoir.

« Le piège est que la désobéissance est devenue fonctionnelle. Plus les gens se révoltent contre le symbole de l'autorité considérée comme illégitime, plus ils ont besoin de ces symboles. Je pense, bien sûr, à la période de la lutte contre la guerre au Vietnam aux Etats-Unis et à mai 68 chez vous. Ces deux moments sont marqués par une masse énorme de révolte symbolique, sans que soit modifiée la réalité du pouvoir. Les gens de ma génération ont le sentiment de s'être doublement trompés : nous avons cru que l'autorité était un mal en soi et nous avons cru qu'une révolte symbolique aurait des incidences sur les structures de la société.

De Pullman à Staline

— Quelles sont les autres images déformées de l'autorité et les pièges qu'elles sous-tendent dans le monde moderne ?

— Les images de l'autorité s'organisent autour de deux pôles : l'autonomie professionnelle des experts que je viens d'évoquer et le paternalisme. La société moderne utilise des images de puissance paternelle, afin de justifier les formes de domination politique. Je n'établis pas d'équation entre autorité parentale et paternalisme. Je cherche plutôt à analyser la façon dont une expérience vécue dans l'enfance est refaçonée en une construction métaphorique capable d'assurer la domination de l'adulte. C'est la transformation des représentations de la puissance paternelle dans la famille en représentations du pouvoir patronal dans le monde social qui rend ce problème complexe. Il ne s'agit pas d'un simple déplacement explicable en termes psychanalytiques.

« La forme du paternalisme la plus intéressante apparaît dans le

des relations paternalistes et une réduction de leur complexité. Comme l'autorité, le paternalisme n'est ni bien ni mal. C'est l'expression d'un profond besoin humain. Là encore, ce sont les simplifications qui nous piègent. S'il existait, dans les rapports sociaux hors de la famille, une idée du père aussi complexe que celle qui existe dans la famille, la remise en question du pouvoir politique serait plus facile. Presque tout le monde admet qu'un père ne peut pas traiter son fils de la même façon lorsqu'il a cinq ou vingt-cinq ans. Dans la famille, on accepte de reformuler les termes du rapport d'autorité. Dans la vie politique, nous n'y parvenons pas.

— Quelles sont les conditions d'une « bonne autorité » ?

— Il nous faut des images de force et de faiblesse, mais aussi des règles que nous puissions constamment modifier. Dans le paternalisme de Pullman et de Staline, le pouvoir est immuable. Il sort de l'histoire. On assiste à la dégradation de ce qu'il y a d'humain dans le rapport paternaliste. On perd l'idée que ces règles du commandement et de l'obéissance doivent être redéfinies au fur et à mesure que les individus grandissent et que l'histoire avance.

« Je suis parfois traité d'anarchiste. Pourtant, je ne crois pas qu'on puisse vivre en l'absence d'autorité. On me traite alors d'autoritaire. En fait, je pense que les images d'autorité et les schémas de rupture ne sont pas antagonistes.

« Mise en abîme »

— Comment concilier anarchisme et quête d'autorité ? Comment déstabiliser l'ordre sans le détruire ?

— C'est le côté visionnaire de ma recherche. La leçon de Hegel. Le paradoxe de la *Phénoménologie de l'esprit*, que j'essaie d'analyser en termes de psychologie concrète. Si je suis capable de reconnaître où com-

mence mon besoin de l'autre et où il finit, alors je peux percevoir l'autre dans ses limites. Quelle est, en lui, la force dont j'ai besoin, et, inversement, quelle est celle dont je n'ai pas besoin. Paradoxalement, la personne qui reconnaît son besoin spécifique de l'autre cesse de le considérer comme surpuissant. Le processus d'évaluation fait partie de la reconnaissance de l'autorité, et cette reconnaissance est liée à un plus grand désir de liberté.

« Pour ma part, j'essaie de montrer comment, dans la vie quotidienne, le fait de reconnaître le pouvoir de quelqu'un — sa capacité à commander mais aussi sa force inhérente — permet de réduire les fantasmes de son omnipotence. La lettre de Kafka à son père est un document extraordinaire qui révèle les processus de rupture des images terrifiantes du père.

« Dans la sphère publique, ce mode de rupture ne fonctionne pas. Alors, comment entamer le double processus de reconnaissance et de déconstruction de l'autorité ? C'est là qu'intervient le principe de rupture de la chaîne de commandement dans les systèmes bureaucratiques. Une sorte de « mise en abîme », pour reprendre l'expression de Gide et de Ricœur. La relation de pouvoir cesse de circuler sous sa forme originelle. Elle est soumise à une subversion subtile dans sa transmission. A chaque étape apparaît la possibilité de réinterpréter l'ordre. C'est un peu ce qui s'est produit en Yougoslavie avec l'autogestion et en Allemagne de l'Ouest avec la cogestion. J'aurais beaucoup à dire sur ces méthodes qui sont encore trop bureaucratiques, mais elles donnent une idée de la façon dont la hiérarchie peut être ébranlée et le pouvoir déstabilisé.

— Pouvez-vous donner un exemple de rupture dans le domaine de la vie privée ?

— L'intrusion de la troisième génération dans une famille. La naissance de l'enfant transforme le père en grand-père et le fils en père. C'est une expérience fondamentale d'omnipotence est séparé de la relation d'autorité, en même temps qu'est reconnue la force spécifique du père. Les rapports sont renouvelés. Tout cela ne se passe pas sans douleur, sans créer un trauma gigantesque entre les deux premières générations, ainsi que le révèlent les rêves des jeunes parents. Le renouvellement de l'autorité est une expérience traumatique, que l'on cherche trop souvent à gommer aux Etats-Unis. Il semble au contraire que c'est par un processus de confrontation et d'explosion que les êtres hu-

mans se développent. L'essentiel est le « choc de reconnaissance » qui se produit chez les nouveaux parents lorsqu'ils découvrent leur nouveau pouvoir sur l'enfant. C'est cette prise de conscience que je voudrais voir se produire dans le domaine public, mais cela supposerait et provoquerait tout à la fois des relations de pouvoir plus flexibles.

— A vous écouter, on a l'impression d'entendre la voix d'un humaniste à la fois conservateur et utopique, la voix d'un Saul Bellow qui aurait viré à gauche.

— C'est parfaitement vrai ! Nous sommes juifs l'un et l'autre et nous avons une approche commune à l'autorité. Pour les juifs, les rapports de puissance ont toujours été problématiques, puisque nous sommes une race persécutée. Par ailleurs, les livres sacrés contiennent l'autorité absolue, dont personne ne connaît la signification définitive, ce qui nécessite une réinterprétation de génération en génération. La doctrine de la vérité révélée n'a pas cours dans notre imaginaire, et vous ne pouvez pas affirmer qu'un juif croit ceci ou cela. Je suis un bon juif, mais antisioniste. Mes amis d'Israël détectent, dans mon analyse, la « maladie de l'anti-sionisme ». C'est plutôt un sentiment d'impossibilité. Je ne propose pas une explication juive de l'autorité, mais ma théorie s'inscrit dans une culture où la problématique est si intense que la recherche d'images de force et de faiblesse se poursuit sans cesse, en même temps que se profile comme l'incarnation du mal la quête d'une image d'autorité absolue. Le rabbin qui prétend détenir la vérité n'est plus une autorité.

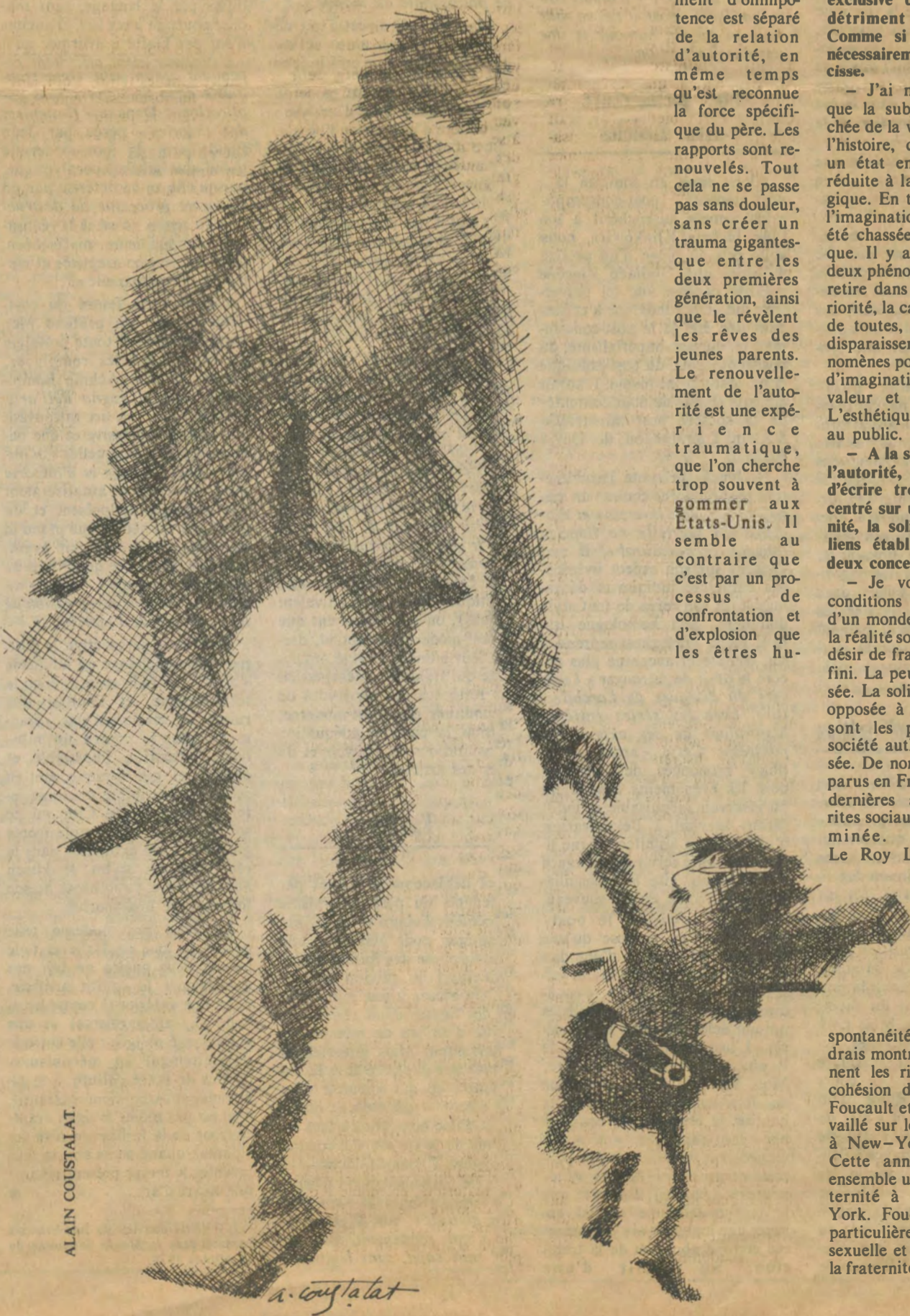
Public et privé

— L'autre sujet tabou, étudié dans votre précédent ouvrage — *les Tyrannies de l'intimité*, — est le rapport public-privé. Vous analysez l'incontestable chute de l'homme public et la montée de l'homme privé au cours des deux derniers siècles. Mais vous semblez proposer la valorisation exclusive de l'esprit public au détriment de la subjectivité. Comme si la subjectivité était nécessairement au service de Narcisse.

— J'ai montré dans ce livre que la subjectivité s'était détachée de la vie sociale au cours de l'histoire, qu'elle était devenue un état en soi, qu'elle s'était réduite à la dimension psychologique. En termes plus généraux, l'imagination et l'esthétique ont été chassées de la sphère publique. Il y a corrélation entre les deux phénomènes : le subjectif se retire dans le domaine de l'intériorité, la catégorie la plus fautive de toutes, et, en même temps, disparaissent de l'étude des phénomènes politiques les problèmes d'imagination de sensibilité, de valeur et surtout d'esthétique. L'esthétique pour moi appartient au public.

— A la suite de votre étude sur l'autorité, vous vous proposez d'écrire trois ouvrages, chacun centré sur un rapport : la fraternité, la solitude, les rites. Quels liens établissez-vous entre ces deux concepts ?

— Je voudrais esquisser les conditions de la reconstitution d'un monde subjectif ancré dans la réalité sociale. Pour ce faire, le désir de fraternité doit être redéfini. La peur de l'autorité dépasse. La solitude ne doit plus être opposée à la sociabilité. Telles sont les préconditions d'une société authentiquement actualisée. De nombreux ouvrages sont parus en France au cours des dix dernières années, étudiant les rites sociaux à une époque déterminée. Les travaux de Le Roy Ladurie font preuve d'une compréhension profonde de ces phénomènes, mais leur faiblesse théorique tient à ce que le rituel est identifié à la spontanéité ou au plaisir. Je voudrais montrer comment fonctionnent les rituels qui assurent la cohésion de la société. Michel Foucault et moi-même avons travaillé sur le concept de solitude, à New-York, l'année dernière. Cette année, nous organisons ensemble un séminaire sur la fraternité à l'université de New York. Foucault s'intéresse plus particulièrement à la dimension sexuelle et moi à la solitude et à la fraternité. »



ALAIN COUSTAL

(1) Richard Sennett *Families against the City*, Harvard U.P., Cambridge, Mass., 1970.

(2) *The Hidden Injuries of Class*, Random, New-York, 1973.

(3) *The Fall of Public Man*, Knopf, N.Y., 1977.

(4) *Authority*, Knopf, N.Y., 1980.